

**ENTRETIEN** Première fiction de la Franco-Nicaraguayenne Florence Jaugey, «La Yuma» célèbre le droit à disposer de son destin, même si l’on est né fille dans un quartier pauvre de Managua. Emouvant.

## A la force des poings

PROPOS RECUEILLIS PAR **RACHEL HALLER**

**N**ul n’est prophète en son pays? La première fiction de la Franco-Nicaraguayenne Florence Jaugey dément l’adage allègrement. Salué par des médias dithyrambiques, *La Yuma* peut se targuer non seulement d’être le premier film 100 % made in Nicaragua depuis vingt ans, mais aussi d’avoir tenu la dragée haute aux blockbusters hollywoodiens qui règnent habituellement sans partage dans les salles du pays. Et le film, qui dépeint avec une authenticité rare le quotidien des plus démunis, a traversé les frontières du continent pour finalement survoler l’océan.

Ravie de ce succès inespéré, Florence Jaugey l’est encore davantage d’avoir permis à une certaine jeunesse de rêver d’un avenir moins sombre que les ruelles des bas quartiers de Managua. Tout comme Yuma, une jeune femme au moral et aux poings d’acier qui ose l’affranchissement, envers et contre tous. Rencontre.

**Vous avez réalisé six documentaires avant de passer à la fiction. Considérez-vous ce genre comme une sorte de terrain d’expérimentation?**

**Florence Jaugey:** Je caressais le rêve de tourner une fiction depuis bien longtemps, mais les conditions de production étant ce qu’elles sont, j’ai mis dix ans à réunir les fonds. A vrai dire, dans mon cas, la distinction entre documentaire et fiction n’est pas très pertinente, car ma démarche est restée la même. J’ai travaillé avec des acteurs non professionnels – de toute façon, il n’y a pas d’acteurs professionnels, ni d’industrie du cinéma, au Nicaragua. Le scénario est inspiré de la vie d’un quartier de Managua et de ses jeunes habitants, la plupart sans avenir. Je n’ai rien inventé. La seule liberté que m’a offerte la fiction, c’est d’intervenir parfois pour changer le cours des choses.

**Cela signifie-t-il par exemple que la romance entre l’étudiant de classe moyenne et la fille des quartiers pauvres dépeinte dans *La Yuma* n’aurait en réalité aucune chance de voir le jour?**

– Dans la «vraie vie», ces deux personnages évolueraient dans des



mondes parallèles, hermétiquement fermés l’un à l’autre. Ils n’auraient jamais pu se rencontrer. D’ailleurs, même dans mon film, leur histoire est vouée à l’échec, car s’ils arrivent à se retrouver sur un terrain commun, les préjugés de classe finissent par l’emporter.

**Qu’en est-il de Yuma, qui tient tête à un petit ami chef de gang, à un beau-père violent et qui réussit à rompre avec son destin?**

– Il serait très difficile pour la compagne d’un chef de gang de tout quitter, car les gangs s’organisent par territoire et se solidarisent pour sa défense. Il reste toutefois imaginable qu’une fille parvienne à se faire respecter pour autant qu’à l’image de Yuma, elle ait un caractère très fort et adopte d’instinct des comportements masculins. Yuma a en effet compris que la force est du côté des hommes et la boxe représente pour elle le moyen d’acquérir les mêmes armes qu’eux.

**La boxe est donc surtout une métaphore. Est-ce pour cette raison qu’elle passe quasiment au second plan?**

– *La Yuma* n’est pas un film de boxe. La boxe est un instrument qui permet de canaliser les énergies, de les concentrer pour défier le destin. D’ailleurs, à ma connaissance, je suis la première cinéaste à avoir tourné une scène de combat en plan large. Je ne voulais pas offrir aux spectateurs les images auxquelles ils sont habitués.

***La Yuma* s’avère aussi beaucoup moins sombre et violent que d’autres films sur les gangs d’Amérique centrale comme *La Vida loca* ou *Sin nombre*...**

– La violence racoleuse ne m’intéressait pas. Je voulais plutôt montrer la violence intérieure, celle qui menace en permanence le lien social. Il faut dire aussi que les gangs du Nicaragua n’ont pas atteint la férocité des Maras du Salvador ou du Honduras. Il y a de la délinquance, de la drogue, des guerres de

gangs, mais il existe encore un rapport entre la vie et la mort.

**Votre film parle des petites gens, ceux-là mêmes qui ne peuvent pas forcément s’offrir un billet de cinéma...**

– J’ai souhaité que le plus grand nombre puisse profiter des conditions d’une salle de cinéma. J’ai obtenu que deux ONG subventionnent certains billets, mais des pirates m’ont brûlé la priorité en volant une copie de travail qu’ils ont reproduite à des milliers d’exemplaires. On a même essayé de m’en vendre une sur un marché! Du coup, presque toute l’Amérique latine a vu une version inachevée du film. Je me console en me disant que c’est mieux que rien.

**Tourner ce film a été un vrai parcours du combattant. Cela vous a-t-il découragée de réitérer l’expérience?**

– J’ai un point en commun avec Yuma, la persévérance...



**FRANCE • «UN BALCON SUR LA MER»**

### Vertige sans sueurs froides

Actrice passée derrière la caméra, Nicole Garcia a gagné ses galons de scénariste et réalisatrice avec *Le Fils préféré*, *L’Adversaire* ou *Selon Charlie*, des films intimistes voués à l’exploration des côtés obscurs de l’âme humaine – et plus particulièrement masculine. C’est ce sillon que creuse *Un Balcon sur la mer*, où un agent immobilier et père de famille modèle (Jean Dujardin) voit sa vie basculer après la rencontre fortuite d’une amie perdue de vue (Marie-Josée Croze) qui réveille les souvenirs douloureux de son enfance à Oran, au début des années 1960.

Avec son héroïne énigmatique, ses allers-retours entre passé et présent, sa manière de mêler intrigues amoureuse et criminelle (la belle est impliquée dans une arnaque immobilière), ce thriller sentimental renvoie au vénérable *Vertigo* d’Alfred Hitchcock. Un modèle écrasant, bien que la cinéaste excelle – comme dans ses films précédents – à installer une atmosphère trouble et prenante. Mais à trop jouer la carte du mystère, *Un Balcon sur la mer* laisse sur sa faim lorsqu’il abat son jeu et se clôt de façon aussi abrupte que maladroite.

En évoquant l’Algérie française à travers des yeux d’enfants, point de vue déjà adopté avec beaucoup de justesse dans *Selon Charlie*, Nicole Garcia se réfugie par ailleurs derrière une «innocence» bien commode lorsqu’il s’agit d’aborder cette période de l’Histoire coloniale. On pouvait attendre davantage de ce film envoûtant. MATHIEU LOEWER

**ÉTATS-UNIS • «THE TOURIST»**

### L’espionne qui m’aimait

Quiconque a vu *La Vie des autres*, premier film acclamé jusqu’aux Oscars de Florian Henckel von Donnersmarck, ne peut être que terriblement déçu par *The Tourist*. Toutefois, le cinéaste allemand n’étant pas le premier transfuge à se fourvoyer à Hollywood, mieux vaut ne pas

trop s’en offusquer et apprécier ce remake du thriller français *Anthony Zimmer* (2005) pour ce qu’il est: un cocktail plutôt bien dosé de comédie romantique et de film d’espionnage.

Compagne de l’escroc Alexander Pierce, Elise Clifton-Ward (Angelina Jolie) part le rejoindre à Venise avec Scotland Yard et le gangster qu’il a spolié à ses trousses. Personne ne connaissant le nouveau visage de Pierce, remodelé au bistouri, elle séduit un prof de maths en vacances (Johnny Depp) pour donner le change à ses poursuivants... Scénario peu crédible, Venise de carte postale, tueurs russes aux mines patibulaires, tempo *piano*, flegme dans l’action: *The Tourist* renoue avec le kitsch, l’élégance et la légèreté des *James Bond* période Roger Moore – même si c’est Timothy Dalton qui tient ici un petit rôle.

Ce thriller tout en luxe et volupté a donc son charme, quand bien même ses interprètes en manquent hélas cruellement. En dépit des rumeurs entretenues par la presse *people*, pas l’ombre d’une complicité ne transparaît à l’écran entre les deux stars. La réunion au sommet d’un Johnny Depp empâté et d’une Angelina Jolie émaciée n’a rien de glamour. Un défaut fatal pour un film dont c’est le principal argument scénaristique et promotionnel.

MLR

**GRANDE-BRETAGNE/CANADA • «NOWHERE BOY»**

### Jeune Lennon

Il y a un souci dans *Nowhere Boy*, d’autant plus patent qu’il se nomme Aaron Johnson. Le jeune acteur anglais (*Kick-Ass*, *Chatroom*), présent de la première à la dernière image, est John Lennon, figure centrale de ce biopic retraçant en plein pilonnage commémoratif (rééditions, bouquins...) motivé par les 30 ans de sa mort, le dessillement du musicien qui mènera là où l’on sait. Or, le film est réalisé – platement – par Sam Taylor-Wood, photographe et vidéaste estimée dans l’art contemporain, mais ici trop timorée. Et le rôle vedette, tenu par son *boyfriend*, que la cougar filme à satiété, incapable de voir que, déjà rentré dans le moule hollywoodien de la gonflette, un brushing et des

montures de lunettes certifiées copie conforme ne suffisent pas à valider la supposée performance.

Entre papier peint vintage et murs de brique rouge, le fond d’écran est d’équerre, et on n’échappe pas non plus aux répliques gonflantes (un directeur d’école: «Tu finiras nulle part!»; Lennon: «Ce nulle part est plein de génie!») tapissant ce type d’entreprise.

En contrepoint, le film s’attarde aussi, pour la dimension psychologisante ponctuée de flash-backs, sur les femmes qui ont marqué la jeunesse de Lennon: sa tante *old school* (Kristin Scott Thomas, à qui la maquilleuse n’a fait aucun cadeau), et sa mère, une excentrique mélomane, perdue de vue puis retrouvée jusqu’au jour où elle mourra écrasée. L’histoire se termine là où la légende commence, veillant à ne jamais prononcer le mot Beatles. GILLES RENAULT © *Libération*

### en bref

**«1 JOURNÉE» EN DVD** A l’occasion d’un dossier dédié à Genève comme «ville de cinéma» (Le Mag du 10 juillet), Jacob Berger évoquait avec passion son long métrage *1 Journée*, où se croisent à Meyrin les regards de trois personnages dont la vie est sur le point de basculer. Distribué en salles en 2008 et jusque-là inédit en DVD, ce drame intimiste sort enfin sous le label artilm, boutique de films suisses en ligne qui s’est lancée dans l’édition avec le documentaire *L’Encerclement* – et qui a depuis peu pignon sur rue à Lausanne, 28 rue Saint-Roch . On retrouve l’enthousiasme du cinéaste suisse dans les bonus: il y revient sur ses intentions, motive le choix de ses comédiens, donne des clés d’interprétation et parle surtout de Meyrin, qu’il a voulu filmer «comme une femme magnifique dont personne n’avait encore vu la beauté». MLR [www.artfilm.ch](http://www.artfilm.ch)

**AUSSI À L’AFFICHE** Trois documentaires suisses sont sortis ces jours en catimini: *Afghan Memento* de Jacques Matthey, retour dans l’Afghanistan soviétique, *Chambre 202* d’Eric Bergkraut, voyage à Paris avec l’écrivain biennois Peter Bichsel (Zinéma, Lausanne), ainsi qu’*Un architecte dans le paysage*, portrait du Genevois Georges Descombes par Carlos López (Bio, Carouge). CO